

Leandro de Lajonquière

Figures de l'infantile. La psychanalyse dans la vie quotidienne auprès des enfants

Dominique Ottavi

de Lajonquière, L. (2013). *Figures de l'infantile. La psychanalyse dans la vie quotidienne auprès des enfants*. Paris : L'Harmattan.

Le propos du livre de Leandro de Lajonquière sur les « figures » de l'infantile rompt avec certaines habitudes mentales : nous ne sommes pas ici dans la psychopathologie et, loin de la médicalisation des questions scolaires et autres questions d'éducation, il s'agit de faire fonctionner la psychanalyse dans l'éducation ordinaire. Plutôt que réduire la psychanalyse à être un outil pour résoudre des problèmes, l'ouvrage vise à situer enfant et adulte vis-à-vis l'un de l'autre dans notre monde troublé et à se situer en surplomb par rapport à ces problèmes.

Nous y trouvons tout d'abord un bilan de la psychanalyse dans l'éducation. Anna Freud, déjà, a œuvré en faveur de ce lien, mais plus récemment une série d'auteurs ont alimenté ce qui constitue maintenant un corpus voué à cette question. Les travaux de Françoise Dolto et Maud Mannoni ont été relayés par des travaux qui abordaient frontalement la question de

l'école : Catherine Millot et Mireille Cifali, Nicole Mosconi, Claudine Blanchard-Laville – pour ne citer que des travaux maintenant devenus classiques, à travers des positions parfois divergentes concernant le rôle de l'institution et la relation éducative – ont mis en avant des concepts devenus indispensables tels que le rapport au savoir. Le livre de Leandro de Lajonquière prend place dans cette série et y prend position d'une manière originale, ce qui n'est pas si facile après ce legs d'un chantier aussi actif.

Il apporte tout d'abord une réflexion sur la notion de développement : la psychanalyse intervient dans un monde éducatif littéralement obsédé par le développement. L'auteur met en évidence les dangers d'une utilisation abusive de ce concept auquel par ailleurs on peut donner un contenu précis, mais qui est devenu un véritable *topos* de la pédagogie. Les dangers du « développement » résident dans l'« illusion psychopédagogique » : le rêve déjà ancien d'une pédagogie fondée sur la science, un rêve de toute puissance. La psychopédagogie ainsi entendue signifie qu'on saurait ou qu'on pourrait savoir « vers » quoi l'éducation doit aller, que la théorie éducative comporte une téléologie. C'est une illusion d'autant plus pernicieuse que la pseudo-science avance masquée. Leandro de Lajonquière met en évidence l'existence d'une sorte de vulgate de la pédagogie dont les versions de « droite » ou de « gauche » d'un point de vue politique finissent par se confondre. Que l'on considère l'idéologie des dons ou que l'on considère que la stimulation éducative déve-

loppe le potentiel cognitif et affectif de l'enfant, on a finalement toujours affaire à une représentation du développement comme accomplissement de la nature, mais accomplissement orienté vers un modèle de perfection, l'adulte ou la civilisation actuels. De ce point de vue, le développement devient un mot-valise qui véhicule une visée normative dans le développement de l'enfant, de même qu'il recèle un ethnocentrisme et une idéologie coloniale quand on parle des peuples en voie de « développement ». Un autre contexte, certes, mais la psychanalyse nous apprend justement qu'il n'y a pas de hasard dans le sens des mots. Vouloir finalement élever l'enfant à hauteur de celui qui l'éduque en parant l'intention des atours attrayants du respect de la nature, est-ce un si bon programme pour le XXI^e siècle, est-on tenté de se demander à la lecture de cette mise en garde. L'opération présente un bénéfice supplémentaire, celui de gommer l'accident, le désordre, la conflictualité, la singularité, toutes choses qui font éminemment partie du développement si l'on débarrasse le terme de sa gavage consensuelle.

Le point de vue de l'auteur est d'autant plus précieux pour le lecteur français qu'il a l'expérience des luttes politiques et idéologiques en Amérique Latine. Ce n'est sans doute pas avec la même assurance que l'on envisage en France de réunir dans une même critique des idées identifiées comme progressistes et d'autres qui ne le sont pas.

Ce problème éthique et politique lié à la notion de développement a aussi un versant épistémologique. L'ou-

vrage décrit les vicissitudes de l'« évolution » dans la théorie psychanalytique, le fait que Freud ne pouvait s'en passer. Il y a de l'accidentel dans le développement, du conflictuel, du déséquilibre, et pourtant il y a des étapes, des invariants, et dans le contexte intellectuel du XIX^e siècle finissant, la théorie de l'évolution avait vocation à rendre compte de ces invariants. Pourquoi alors se priver d'autres mots que ceux qui sont liés à cette théorie qui nous ramène à l'idéologie du progrès et aux embarras du développement ? Leandro de Lajonquière propose de parler de « constitution » du sujet du désir plutôt que de développement du sujet de la pédagogie. Pour bien signifier qu'il n'y a pas actualisation de virtualités antérieures présentes dans un substrat biologique. La constitution a lieu dans la parole de l'animal parlant qu'est l'homme ; il insiste alors sur l'importance de la manière dont on s'adresse à l'enfant. Il serait intéressant sur ce point de faire une comparaison entre l'analyse de Leandro de Lajonquière et celle de Jean-Claude Quentel dans *l'Enfant* (1997), quand il suggère que, nonobstant la différence entre l'enfant et l'adulte, l'enfant est d'emblée un interlocuteur pour les adultes et doit être traité comme tel. Ici, des analyses très intéressantes sont proposées de la façon dont des mères parlent à leurs enfants : elles s'adressent à eux à la troisième personne. Ceci ne désigne-t-il pas une place où l'enfant peut se reconnaître indépendamment du « miroir », dans sa relation à elle ?

Insensiblement l'ouvrage nous guide vers cet autre concept central pour

l'éducation qu'est le savoir. Il est toujours aussi un « savoir vivre », nous dit l'auteur, parce qu'il instaure une dette. L'adulte qui donne, c'est son devoir, ne sait pas ce qu'il transmet à l'enfant qui reçoit, par amour. Cette relation crée la vie humaine en même temps qu'elle opère la transmission du savoir. Celui-ci n'est pas un « stock » de connaissances comme les analogies de la pensée avec la cybernétique nous ont trop habitués à le croire, il est plutôt une dynamique autour du manque, au fond, comme les philosophes de l'Antiquité l'avaient déjà compris. On parle de ce qu'on cherche, à partir de l'inachèvement constitutif du désir.

Ces considérations conduisent à une critique de l'école, critique qui habituellement est aussi très cadrée par des schémas de pensée rigidifiés. L'école ne serait pas assez moderne ou n'aurait pas encore tenu compte des théories scientifiques. Le livre apporte une grande bouffée d'air dans le discours répété à l'envi.

Il faut soupçonner l'école, soupçonner l'école non pas en elle-même, mais parce que nos représentations actuelles y sont à l'œuvre. Il est inutile de répéter que l'école doit s'ouvrir sur la vie, qu'il faut mettre fin à la scolastique et à l'autorité oppressante, propos usés, même si l'on conserve le respect dû à la pédagogie de Freinet. Ces bonnes intentions coexistent avec le projet funeste de maîtrise de l'esprit humain et de son développement. Un fondamentalisme pédagogique en résulte : l'obsession des règles, au nom de la bonne méthode, de la vérité et de la nature, nie l'imprévu, le non conforme, les sujets

même. Cette nouvelle pédagogie « noire », pour réactiver ici un terme employé par A. Miller dans son ouvrage *C'est pour ton bien* (Paris, Aubier, 1984) pour désigner l'abus des punitions et autres châtiments corporels, est une négation du désir.

Même les « besoins éducatifs particuliers » de certains enfants ne justifient pas, aux yeux de Leandro de Lajonquière, que l'on cède à l'illusion psychopédagogique : il n'y a au fond que du particulier. Mais bien sûr, le handicap fait facilement figure de poche de résistance par rapport à une pédagogie qui veut tout maîtriser. Les grands handicapés que furent l'enfant sauvage de l'Aveyron et Hellen Keller sont convoqués pour mettre en scène, en quelque sorte, l'abus scientiste de la pédagogie. Mis en scène, ils le sont déjà, puisque ces cas constituent des grands récits de la pédagogie. Les revisiter est justement fructueux et cela permet à l'auteur de débusquer l'ennemi là où il s'est justement réfugié.

D'un côté, le cas de Victor de l'Aveyron met en évidence la « fureur pédagogique » que Leandro de Lajonquière explore plus volontiers que les questions épistémologiques et philosophiques qui ont déjà été très discutées. De l'autre, Hellen Keller permet de mesurer ce que veut dire le sujet du désir. L'institutrice Anne Sullivan fait cesser le comportement anarchique qui isole l'enfant plus que son handicap, elle la protège contre elle-même en lui permettant de retrouver le chemin de la relation humaine, avec entrée dans cette « dette » qui lie les générations.

Par ce détour apparent seulement, on

revient au sujet initialement balisé : l'enfant normal, la vie quotidienne. L'auteur revisite l'œuvre de Neil Postman, un spécialiste des médias, sans doute pour cette raison un peu trop négligée par les éducateurs, car ses travaux ont des répercussions sur la pensée de la famille et de l'éducation contemporaines. Déjà un peu anciens étant donné l'accélération effrénée du progrès technologique, ces travaux analysaient le rôle de la télévision. Or, leur conclusion reste valable : la télévision est un bon moyen de ne pas se confronter à la demande de l'enfant. Les enfants sont « en avance », davantage capables que les adultes de s'y retrouver dans des commandes compliquées et des écrans, mais en même temps ils sont abandonnés : il est facile d'imaginer que ce sont eux qui ont à nous apprendre.

Le droit à l'éducation, rappelle Leandro de Lajonquière, est le « seul qui compte » et l'on ne doit pas inverser le sens de la dette. Les formes extrêmes de la pédophilie, de l'infanticide comme l'on montré les travaux de Laurence Gavarini – et plus particulièrement l'ouvrage *La passion de l'enfant* paru en 2004 (Paris : Pluriel) – révèlent le déni de l'étrangeté de l'enfant, de l'impossibilité que l'adulte et l'enfant se rejoignent autrement que dans cette relation d'éducation. Le livre aboutit donc à un rappel et des préconisations concrètes, nullement utopiques si l'on veut bien oublier certains préjugés. Le « bien dire » lacanien ou l'éducation à la réalité, dont Freud a montré la nécessité, supposent pour être mis en pratique de reconnaître d'abord en l'enfant un être de désir et de lan-

gage ; ils doivent redevenir ou devenir les clés de la relation éducative.

Gilles Monceau

L'analyse institutionnelle des pratiques. Une socio-clinique des tourments institutionnels au Brésil et en France

Patrick Geffard

Monceau, G. (dir.) (2012). *L'analyse institutionnelle des pratiques. Une socio-clinique des tourments institutionnels au Brésil et en France*. Paris : L'Harmattan.

Ce livre est un ouvrage pluriel. D'abord parce que treize auteurs ont écrit ou co-écrit les neuf chapitres qui le constituent. Ceux-ci, complétés d'une introduction et d'une conclusion en forme de perspectives, se répartissent en trois parties abordant chacune l'analyse institutionnelle (AI) des pratiques selon un angle particulier : le dispositif mis en œuvre et les éléments pour le penser ; le recours à certains outils de l'AI en formation professionnelle ; des réflexions issues de travaux d'accompagnement d'équipes.

Mais c'est aussi un livre pluriel en ce